

Boussole de Mathias Énard

Judith Sribnai

Numéro 255, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

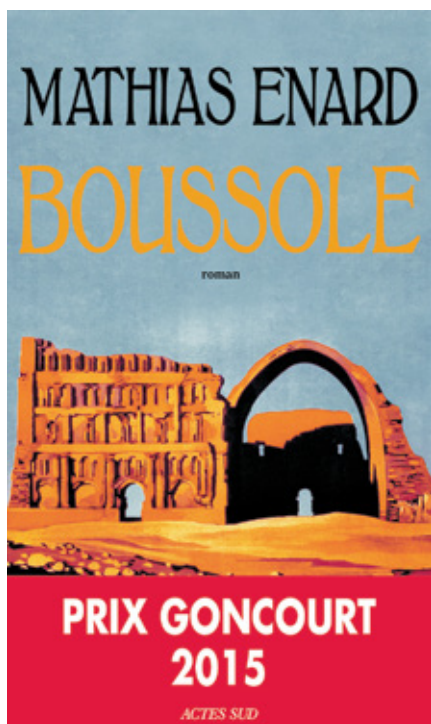
Sribnai, J. (2016). Compte rendu de [*Boussole de Mathias Énard*]. *Spirale*, (255), 76–77.

Est, Ouest et retour

Par Judith Sribnai

BOUSSOLE

de Mathias Énard
Actes Sud, 400 p.



« **N**ous sommes deux fumeurs d'opium chacun dans son nuage, sans rien voir au-dehors, seuls, sans nous comprendre jamais nous fumons, visages agonisants dans un miroir... »

Vapeurs oniriques, solitude, quête d'un alter ego à la fois proche et insaisissable : à la manière d'un prélude musical, les premières lignes de *Boussole* mêlent les tons, les voix et les motifs qui, tout au long des presque quatre cents pages du roman, vont s'entrechoquer pour se nouer ou se repousser. Comme dans ses livres précédents, Mathias Énard invite à plusieurs voyages, ailleurs géographiques et identitaires. Le lecteur est amené à sillonner des dizaines de villes (Vienne, Paris,

Alep, Damas, Istanbul, Téhéran...) et à rencontrer plus encore d'auteurs, de poètes, de musiciens, anciens ou contemporains, connus ou non, occidentaux ou orientaux, tous épris, ou inquiets, de l'Autre. Le récit se présente ainsi comme une longue et enivrante traversée, érudite sans être jamais écrasante. Mais sa beauté réside également dans toutes ces trajectoires singulières et troublantes de personnages travaillés par l'angoisse et le vide et cherchant, dans l'amour, la drogue, l'étranger, de quoi s'oublier. Pour tout guide, ils ne possèdent qu'une folle boussole qui a, depuis longtemps, perdu le nord.

« *Quelle mémoire dans les songes* »

Franz Ritter n'arrive pas à dormir. Professeur et musicologue, il est fasciné par « *tous ceux qui ont œuvré, par amour de la musique, pour la connaissance des instruments, des rythmes et des modes des répertoires arabes, turcs ou persans* ». La nuit passe et l'homme se souvient de l'Orient mais surtout de Sarah, personnage passionné et blessé, qu'un « *mal obscur* » a conduit toujours plus à l'est, de Damas au Sarawak en Malaisie. Cette réminiscence, qui le tient éveillé jusqu'à l'aube, combine les portraits d'une femme mystérieuse, de poètes oubliés, de musiciens amoureux, de voyageurs sombres, d'opiomanes magnifiques, de villes jadis éblouissantes et aujourd'hui ruinées par la guerre. « *La mémoire est la seule chose qui ne me fasse pas défaut, qui ne vacille pas comme le reste de mon corps* » :

elle s'imprègne en fait des rêves et des désenchantements d'un narrateur désormais seul, sédentaire et qui se sait gravement malade.

Le soliloque de Ritter est traversé par une forte tension : Est et Ouest, Sarah et Franz, Tristan et Iseult, Vis et Ramin, folie et sagesse, syphilitique ou tuberculeux. Ces pôles s'attirent autant qu'ils se repoussent. L'Orient lui-même se dédouble, entre celui des *Mille et Une Nuits*, « *urbain, merveilleux, foisonnant, érotique* », et celui du « *vide* » et de la « *transcendance* » du *Chemin de la Mecque*. Et cette duplicité charme les divers personnages du roman qui s'y perdent. Car, comme dans toutes les histoires de séduction, la mort n'est pas loin et la tragédie amoureuse se confond avec la tragédie de l'errance : les amours de Majnoun et Leïla ont fini dans le sang ; Arthur Rimbaud et Annemarie Schwarzenbach s'épuisent dans des voyages sans fin. Tous ont en commun de garder les yeux rivés vers l'autre, vers l'ailleurs, dont ils attendent tout mais qu'ils ne peuvent atteindre. Alors qu'ils aspirent à l'harmonie, les poètes entendent le silence ou la dissonance intérieures.

Scandée par les heures qui s'écoulent, se dessine une cartographie spatiale et temporelle toujours plus complexe. Le récit de Ritter crée alors des effets d'actualité et de distance frappants. Le narrateur évoque, par exemple, l'hôtel Baron à Alep, où il séjourna après Agatha Christie et T.E. Lawrence et qui ferma ses portes à l'arrivée

des « égorgeurs de cet État islamique ». Plus troublant peut-être pour le lecteur contemporain, Franz Ritter marche parmi les vestiges et les merveilles de Palmyre dont les temples de Bêl et de Baalshamin ont été détruits cet été.

Bâtards déboussolés

Comment trouver son chemin et rejoindre cet horizon qui fait rêver ? Alors qu'il se trouve dans le désert syrien avec Sarah et Bigler, archéologue qui sera gagné par la folie, cherchant un vieux palais omeyyade, Ritter remarque : « *La carte n'était d'aucun secours : pour elle, il n'y avait qu'une seule piste est-ouest dans le secteur, alors que, sur le terrain, des dizaines de chemins se croisaient et se recroisaient sans cesse ; seuls la petite boussole du tableau de bord de Bigler et le soleil nous indiquaient plus ou moins le nord.* » C'est bien le problème des protagonistes du roman : pas de ligne droite est-ouest mais une myriade de routes dont ils ne savent laquelle emprunter. Les boussoles, d'ailleurs, pointent toutes vers des directions différentes : celle des fidèles qui indique la mosquée, celle de Beethoven qui n'a jamais servi, celle que Sarah offre à Ritter et qui ne regarde que vers l'est, les « *trois boussoles* » du bouddhisme, enfin, avec lesquelles Sarah, épuisée et perdue, se console.

La distinction entre Est et Ouest devient illusoire. L'Orient d'Hugo, Musil, Hofmannsthal, est teinté des fantasmes excités par l'association « *sexualité-Orient-violence* ». Ainsi Ritter imagine-t-il un article pour Sarah : « *elle y montrerait comment ces objets sont le fait d'efforts successifs communs, et comment ce que l'on considère comme "oriental" est en fait, bien souvent, la reprise d'un élément "occidental" modifiant lui-même un autre élément oriental antérieur, et ainsi de suite ; elle en conclurait que l'Orient et l'Occident n'apparaissent jamais séparément, qu'ils sont toujours mêlés, présents l'un dans l'autre et que ces mots - Orient, Occident - n'ont*

pas plus de valeur heuristique que les directions inatteignables qu'ils désignent. » Comme dans le *Divan occidental-oriental* de Goethe, souvent cité par le narrateur, Est et Ouest se reflètent l'un dans l'autre, à l'infini, chacun miroir de l'autre.

Ritter, dont la mère vient de Touraine, vit à Vienne, *porta orientis*, où son français paraît exotique. Sarah, qui grandit à Paris, a un arrière-grand-père juif stambouliote et une mère qui vient d'Algérie. Comme la culture, les êtres sont hybrides ou « *bâtards* », mélanges mal définis. C'est pourquoi le narrateur s'emporte contre Wagner, considéré comme un antisémite rageur. C'est aussi pourquoi il tombe sur des personnages improbables, comme ce gardien de musée iranien et nazi qui le prend pour un Allemand. C'est pourquoi, enfin, Sarah est obsédée par la question de « *l'autre en soi* », celui qui nous semble extérieur (comme l'Orient, comme l'amant), mais qui est aussi logé en nous, « *inatteignable* », dans la plus grande proximité et la plus grande distance.

L'art de la fugue

Pour autant, *Boussole* n'est pas un roman naïf sur la complexité de l'identité, pas plus qu'un éloge convenu de la tolérance. La critique a loué le cosmopolitisme du texte, sa façon de raconter l'hybridité en ces temps de divisions caricaturales et souvent erronées : les Arabes, les Musulmans, les Chrétiens, comme s'il s'agissait d'entités claires, essentielles, inamovibles. Cependant, si Ritter ou Sarah dénoncent cette « *violence des identités imposées* », ils ne souffrent pas moins de ne pas savoir comment accueillir cet « autre ». Ritter poursuit, insatiable, Sarah qui poursuit un Orient mystérieux. *Boussole* est aussi l'histoire de la peine qu'il y a à vivre, en sentant cette altérité qui nous travaille, creuse de grands vides et cause de grandes détresses. Bigler l'archéologue fou, Morgan le directeur de thèse alcoolique et vieillissant, Frédéric Lyautey le jeune militant

français qui devient Farid Lahouti avant de s'engager dans la Révolution iranienne, Germain Nouveau, poète incandescent qui mourra d'un jeûne trop long, Faugier le brillant chercheur qui disparaît dans l'opium, Hedayat le poète iranien qui se suicide à Paris... Ils sont nombreux à ne savoir comment vivre ce paradoxe : cette altérité qu'ils sentent partout, jusqu'au fond d'eux-mêmes, et qu'ils ne peuvent toucher. Au point que le narrateur lui-même a peur « *de passer pour fou* ». Un essai, nous dit Ritter, s'écrit ainsi peu à peu, en creux de son histoire, qui a pour titre « Les différentes formes de folie en Orient » : en ligne de basse du chant d'amour, la folie et la démence, cette chute dans « *la faille de l'altérité* ».

Les poèmes du *Divan* furent mis en musique par Schubert, Mendelssohn, Schumann, Strauss, Schönberg. Énard, quant à lui, met en scène un narrateur musicologue qui fait de la musique son propos mais aussi son langage. À bien des égards, *Boussole* est un roman musical, une fugue à tous points de vue. Pour conter toutes ces fuites, ces disparitions mais aussi ces retrouvailles, Ritter combine sa voix à celles des autres, à celle de Sarah d'abord qu'il cite longuement dès le début du récit, à celle de poètes, compositeurs, voyageurs ensuite. Polyphonique, le discours avance par associations et rappels, rebondit sur un souvenir, revient à une image perdue, évoque tel concert, tel musée, tel récit entendu un soir dans le désert. En somme, ce chant singulier, piqué de citations et d'images, est une manière de laisser parler la disparité et la bigarrure qui nous habitent. Roman d'amour, roman des fous, roman encyclopédique et roman contrepoint, *Boussole* raconte ce qu'il y a de ravissement et de douleur dans la rencontre et la reconnaissance de l'autre. ■